

leurs cous fermes et blancs l'écharpe printanière, de couvrir leur jolie tête du chapeau rose chargé de plumes ou de fleurs, et de venir à moi sans demander : — *Où allons-nous?* O mes amis, vous voyez bien que mon histoire n'a pas besoin de vous; restez en paix à votre foyer domestique, si ma nouvelle histoire vous fait peur; vous le voyez, je suis protégé par les décevants souvenirs de notre jeunesse qui ne s'est pas envolée bien loin. Je puis encore lui faire un signe, à la folâtre, comme à une colombe égarée, et elle viendra de nouveau s'abattre sur ma tête et me protéger de son aile, sauf à reprendre son vol l'instant d'après. Restez donc chez vous, mes amis, si vous êtes trop occupés, et laissez-moi sous la protection des belles associées de nos vingt ans. Autrefois nous allions avec elles dans la forêt de Meudon, calme et solennelle forêt; dans les bois jaunes et pelés de Montmorency. (Que d'écharpes oubliées aux buissons d'aubépines! que de baisers oubliés au pied du buisson!) Laissez-les donc venir, légères comme les grâces dans une ode d'Horace; je les entends déjà qui me demandent en souriant : — *Que nous veux-tu?* — Ce que je veux, mes belles? je veux savoir si vous vous rappelez votre vingtième année; je veux savoir si vous êtes encore une fois plus jeunes que nous, qui ne sommes plus jeunes; je veux savoir si vous aimez encore les histoires de folie et d'amour. Ce que je veux? je veux donner sur vos fronts si doux, où elle est restée, le baiser de paix à la vingt-cinquième année qui est déjà bien loin de nous.

Vain espoir! encore cette fois! Elles n'entendent plus mon langage! mes traits leur sont inconnus, elles m'ont vu quelque part, confusément, mais elles ne sauraient dire sur quels rivages! Les voilà donc qui reprennent leur vol en s'écriant, les folâtres :

— Passez votre chemin, bonhomme, on vous a déjà fait l'aumône, nous n'avons plus le temps de vous entendre, nous autres, nous les immortelles, nous les Grâces; nous remontons là-haut vers les hommes de vingt-cinq ans!

Ainsi donc, me voilà seul encore une fois avec mon livre! Ainsi donc, ni amis, ni maîtresses pour me suivre! Ils sont trop vieux pour moi; — je suis devenu trop vieux pour elles. — Qui donc me prêtera une oreille attentive à présent, puis-

qu'ils m'abandonnent tous? — Mes amis inconnus, peut-être!

A tout hasard, je commence, et si vous trouvez mon exposition trop longue, remarquez bien que vous n'avez pas de préface.

— Pas de préface!

II

L'ENFANCE DE PROSPER

Où êtes-vous né? A moins d'être venu au monde sur la butte Montmartre, sous l'aile rafraîchissante de quelque moulin à vent, qui, de la hauteur où il est plongé, regarde avec mépris les changements et les incertitudes de la ville, je vous plains si vous êtes né à Paris. En général, il ne faut pas naître à Paris; il faut y vivre à tout prix; dans aucun cas, on n'est pardonnable d'y mourir. Tant que le pouls bat soixante-dix pulsations à la minute, tant que le cœur est robuste et fort, tant que la volonté est puissante, c'est bon et beau, Paris; mais pour l'enfant et pour le vieillard; pour qui se traîne et pour qui apprend encore, pas à pas, à marcher; pour tout ce qui est faiblesse qui s'en va, ou faiblesse qui arrive, Paris est une ville de mort, ou plutôt ce n'est pas une ville, ce n'est pas une patrie; c'est un immense terrain neutre où chaque homme, en ce monde, apporte ce qu'il a, son génie, son courage, son talent, sa vertu, ses vices, sa corruption et sa beauté. Le Parisien de Paris, ainsi dépossédé des murailles qu'il a bâties, n'a gardé pour lui, en toute propriété et sans partage, que l'Hôtel-Dieu, le boulevard des Invalides, la Morgue, la loterie, les octrois et le Mont-de-Piété. Le Parisien de Paris est la première dupe de la ville dans laquelle il est né; c'est lui qui l'a bâtie, c'est lui qui l'éclaire, c'est lui qui la répare, c'est lui qui remplit les prisons, qui occupe les assises, qui ensanglante la Grève; c'est lui qui fournit, chaque année, à la *bonne ville*, son contingent d'escrocs, de filous, d'espions, de galériens et de filles de joie; c'est lui qui paye

les impôts et qui fait les révolutions; voilà le lot du Parisien de Paris. Heureusement le héros de cette histoire, Prosper Chavigni, n'était pas un Parisien de Paris.

Il était né par un beau jour de printemps, dans un des plus doux recoins de la terre, loin, bien loin de Paris, entre un beau fleuve et une haute montagne, au midi de la France et au midi tempéré, dans un village dont le nom n'est pas sur la carte, et qui n'a pas même un juge de paix, tant c'est un calme et paisible village! Son père, Jean Chavigni, tout vigneron qu'il était, habitait une belle maison bâtie en pierres blanches, qui avait appartenu au père, on pourrait dire aux aïeux de sa femme. Quand la porte de la maison était ouverte à deux battants, on voyait de la rue, à travers le long corridor, et tout au bout du jardin, dont il avait l'air d'être le dogue fidèle, le Rhône qui se déroulait au loin en aboyant. Je ne crois pas qu'il y ait sous le soleil un plus beau fleuve que le Rhône; il est limpide, il étincelle, il marche à grands pas, toujours en poste, faisant claquer son fouet comme un gentilhomme en vacances. Le matin, quand la journée doit être belle, le fleuve se couvre de nuages, présage trompeur; heureux ceux qu'on trompe ainsi! Notre enfant eut donc le Rhône pour son premier ami et pour son premier compagnon. Le Rhône l'avait vu naître, il le vit grandir en toute bienveillance; il prêta à l'enfant le miroir transparent de ses ondes, les cailloux argentés de son rivage, l'ombre mouvante de ses peupliers; il l'endormit de sa grande voix plaintive, il le réveilla de sa voix grondeuse, comme on réveille un enfant à l'heure de l'école; c'était là une douce et poétique façon de se réveiller et de s'endormir: voilà ce que faisait le Rhône pour l'enfant Prosper. De son côté, l'enfant rendit au Rhône amour pour amour; il le reconnaissait à sa voix, il lui obéissait comme il obéissait à sa mère. Quand le fleuve lui disait: *Dors, mon enfant!* l'enfant s'endormait en souriant; quand le fleuve lui disait: *Réveille-toi!* l'enfant se réveillait en souriant. L'enfant le saluait le matin et le soir, de loin et de près, du cœur, de l'âme et de la voix. Bientôt il osa se confier au fleuve, qui lui apprit à nager comme un brochet de ses ondes, et le fleuve le portait, l'emportait, le transportait, le rapportait; c'étaient, entre le Rhône et Prosper, des fêtes et des joies sans fin et sans cesse, c'était une confiance

et une amitié réciproques; on eût dit que cet enfant domptait le Rhône. Même, un jour que Prosper était avec sa mère dans une barque, le Rhône se mit soudain à entrer en grande fureur; il grondait, il écumait, il menaçait, il jetait sa colère jusqu'au ciel, il oubliait cette frêle barque qui contenait son enfant bien-aimé; tout d'un coup l'enfant se lève, et, voyant sa mère qui tremblait pour lui, il dit à sa façon charmante son petit *Quos ego!* Le fleuve, tout à coup obéissant, déposa sur le sable cette mère et cet enfant que menaçait sa fureur; et quand l'enfant fut en sûreté, la tempête recommença.

Après le Rhône, son voisin et son compère, le premier ami que se donna Prosper Chavigni, ou plutôt le premier ami qui lui vint (comme vous viennent tous les amis, sans qu'on les cherche), ce fut un humble maître d'école, le plus pauvre parmi les plus pauvres, si caché, si perdu, si misérable! Parmi les frères de la *Doctrine chrétienne*, c'était à qui le prendrait en pitié; jugez du reste! Il avait un œil bleu et plein de feu, qui s'ouvrait bien sous son vieux chapeau noir et tout usé; il avait la voix douce et triste; il était bon comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, son maître; et Dieu sait, avec de pareils enfants à instruire, si l'occasion lui manquait d'exercer sa vertu favorite, la patience, cette sœur de la charité qui est la vertu des anges.

Belles années du village! qui pourrait en dire tous les détails, ou plutôt qui voudrait les entendre raconter? Non pas que ce fût tout à fait la vie des idylles ou des *Géorgiques*; non pas que les moutons soient, en ce lieu, plus blancs et les bergers mieux peignés qu'ailleurs. Au contraire, ce petit endroit a bien aussi ses ambitions, ses rivalités et ses grandes colères; mais ces colères sont si peu dangereuses! mais ces ambitions sont si innocentes! ces rivalités s'oublient si vite! C'est un curieux spectacle, tout un village du Midi qui passe sa vie sur le seuil de sa porte, à l'ombre de sa vigne ou de son noyer, et qui, pendant tout le jour, cause, médite et rêve tout haut, à cœur et à ciel ouverts! On se dispute, on discute, on s'agite, Dieu le sait! Comme on sourirait de pitié si l'on savait là-bas toutes les misères qui occupent Paris: les batailles, les armées, les grands poètes, le roi, les Chambres, le peuple, les journaux, le préfet de police, l'archevêque, tous les pouvoirs! Dans ce village en

question, on agite en un jour plus de hautes questions politiques, on s'occupe d'événements plus importants que dans tout Paris pendant toute une année, même dans l'année 1830. Songez donc que là-bas, tel paysan qui se lève pauvre et nu, peut se trouver le matin propriétaire d'une île entière comme Robinson Crusôé, s'il plaît à Dieu et au Rhône! Chaque jour, en effet, le Rhône peut jeter au milieu de son lit ou sur ses bords une île nouvelle; il sème les îles sur sa route comme l'heureux Buckingham semait les perles. Mais aussi que de discordes ce Rhône goguenard jette sur son passage! Voici comment cela se fait :

Le Rhône, ce méchant diable, est plein de malice et se montre souvent un fort mauvais plaisant. Capricieux qu'il est, il dérobe, en passant par les villes, tout ce qu'il peut voler, de gré ou de force; une poutre, un brin de paille, un morceau de roche, vingt arpents de terre, un pan de muraille, tout lui est bon, tout lui sert de jouet; il emporterait une ville entière qu'il n'en serait pas plus embarrassé que du fétu que voilà. Quand il a assez joué, le terrible espiègle, il dépose son hochet quelque part, sur le rivage, ou au beau milieu de son lit. Cette île, ou plutôt ce commencement d'île, s'appelle une *alluvion*. A ce sujet, on lit de très-longs chapitres dans les Pandectes. Or, le village où naquit Chavigni, sinueux vallon plein de tours, de détours, et faisant le coude à chaque pas, est certainement l'endroit de la terre où le Rhône ait apporté et remporté le plus d'îles toutes faites, comme aussi c'est l'endroit de la terre où l'on ait le plus commenté de toutes les manières, par citations, calomnies, jurements, médisances et coups de bâton, la susdite loi de : *de alluvionibus*.

Le Rhône était donc la providence, le gouvernement, l'opposition, le ministère, la conversation et le journal politique de ce village.

Aussitôt que le Rhône voyait les haines particulières se ralentir, soudain il jetait une île nouvelle sur ces bords; quand je dis une île, j'entends une ou deux bottes de paille flottantes, auxquelles venaient se joindre bientôt quelques tombereaux de sables mouvants, et sur ce sable un peu d'herbe semée par le vent, et parfois quelques jones qui levaient la tête, singeant la

forêt de saules. Aussitôt tout le village était en émoi. — A qui est l'île? — L'île est à moi! — Elle est à toi! Elle est à nous! — Elle est sur ma rive gauche! — Elle est sur ma rive droite! — Oui et non! — Vous êtes un scélérat! — Vous êtes une coquine! Les bonnets volaient en l'air, après les bonnets volaient les cheveux! On se battait, on plaidait; puis, après toutes ces batteries et plaidoiries, venait la loi qui confisquait l'île à son profit, et plus souvent, après la loi, revenait le Rhône, riant dans sa barbe, qui reprenait l'île comme il l'avait donnée, et qui la reportait dix lieues plus bas, avec les mêmes rixes, les mêmes ambitions et les mêmes querelles de plaideurs. Une île sur le Rhône, ou un château en Espagne, c'était la même chose pour Prosper Chavigni.

III

LE FRÈRE CHRISTOPHE

Si bien que notre héros, qui devait se perdre par l'ambition, aurait eu beau jeu pour être un ambitieux, même dans son enfance, s'il n'eût pas oublié tout d'un coup les îles à venir pour se livrer corps et âme à de bonnes et fortes études, qui se trouverent dans ce village comme la plus belle de ses îles, sans qu'on puisse dire comment elles y étaient venues. Qui eût dit à Jean Chavigni, le vigneron, que son fils serait un jour un grand humaniste, l'eût bien plus étonné que si on lui eût annoncé tout d'un coup que le Rhône venait d'apporter l'île de Sainte-Hélène dans son jardin, avec le saule pleureur et le tombeau de l'Empereur. Au fait, c'est un des grands hasards de la vie de notre Prosper, qu'il ait appris les belles langues de l'antiquité classique sur les bords les plus ignorés et les plus ignorants du Rhône, et dans un temps où si peu de savants savaient le latin, même à Paris. Comment Prosper Chavigni fut introduit ainsi tout d'un coup dans les chastes mystères de l'ancienne Rome,